



**Hommes d'écriture**



## Un questionneur inattendu

Jean-Pierre Lebrun

Jean-Paul Sartre a toujours entretenu des rapports extrêmement ambigus avec la psychanalyse, faute peut-être de pouvoir s'y reconnaître. Dans son autobiographie, publiée sous le titre *Les mots*, il rappelle l'absence de son père et la place de choix qu'il occupa près de sa mère. « La prompte retraite de mon père m'avait gratifié d'un "Oedipe" fort incomplet : pas de Surmoi, d'accord, mais point d'agressivité non plus. Ma mère était à moi, personne ne m'en contestait la tranquille possession. »<sup>1</sup> Ou encore : « J'étais orphelin de père. Fils de personne, je fus ma propre cause, comble d'orgueil et comble de misère, féminisé par la tendresse maternelle, affadi par l'absence du rude Moïse qui m'avait engendré, infatué par l'adoration de mon grand-père, j'étais pur objet, voué par excellence au masochisme si seulement j'avais pu croire à la comédie familiale.<sup>2</sup>

Sartre est né en 1905 et a perdu son père alors qu'il n'était âgé que de quinze mois. Il avait été nourri par sa mère et avait vécu seul avec elle les cinq premiers mois de son existence. A cet âge, le père, marin, est rapatrié d'urgence pour raisons sanitaires : il est gravement malade. La famille va s'installer à la campagne dans la région de la famille paternelle en espérant sa guérison. Le petit Jean-Paul est confié à la grand-mère paternelle. Séparé de sa mère, sa santé va se détériorer :

---

1. J-P. Sartre, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, p.24.

2. Ibidem, p. 94.

il va agoniser en même temps que son père. Lorsque celui-ci meurt, il retrouvera sa mère et ensemble, ils vivront chez les grand-parents maternels jusqu'à ce que Anne-Marie, sa mère se remarie. Une intense intimité s'est ainsi concrètement poursuivie pendant une dizaine d'années entre Jean-Paul et sa mère. En tout cas, il n'est l'enfant que de sa mère, si tant est qu'il n'en soit que l'enfant. Pour preuve, dans son autobiographie, *Les Mots* – qui devait initialement s'appeler *Jean sans Terre*, combien proche phonétiquement de Jean sans père comme l'a fait remarquer Jean-Bertrand Pontalis – de son beau-père, il ne dira pas un seul... mot !

Suzanne Ginestet-Delbreil, qui considère Sartre comme un *non dupe* qui s'est sauvé par l'écriture, résume, quant à elle, cette situation : « Somme toute, cette relation privilégiée avec sa mère n'a rien de particulièrement pathologique. Elle est fréquente. Sa mère s'est remariée dès qu'elle en a eu l'occasion avec un ami de son mari, rencontré la première fois en même temps que lui. Autrement dit, alors que les circonstances ont induit cette fusion mère/fils, on est en droit de supposer que le désir d'Anne-Marie était ailleurs et ne se polarisait pas sur son fils. Sartre n'a jamais accepté ce remariage. Il en a souffert mais on peut se demander si ce trauma ne l'a pas sauvé : obligé de rompre ces liens incestueux, (...) Sartre a souffert mais en même temps, il a réussi à s'adapter à l'extérieur, aux autres, à s'affronter à eux. »<sup>3</sup>

Nous serions moins certain de l'absence de pathologie de cette relation ; ainsi lorsque Sartre évoque les années quatorze – il a donc neuf ans : « Ma mère et moi avions le même âge et nous ne nous quittions pas. Elle m'appelait son chevalier servant, son petit homme ; je lui disais tout. Plus que tout : rentrée, l'écriture se fit babil et ressortit par ma bouche ; je décrivais ce que je voyais, ce qu'Anne-Marie voyait aussi bien que moi, les maisons, les arbres, les gens, je me donnais des sentiments pour le plaisir de lui en faire part, je devins un transformateur d'énergie ; le monde usait de moi pour se faire parole. Cela commençait par un bavardage anonyme dans ma tête : quelqu'un disait : "Je marche, je m'assieds, je bois un verre d'eau, je mange une praline." Je répétais à voix haute ce commentaire perpétuel : "Je marche, maman, je bois un verre d'eau, je m'assieds." Je crus avoir deux voix dont l'une – qui m'appartenait à peine et ne dépendait pas de ma volonté – dictait à l'autre ses propos ; je décidai que j'étais double. Ces troubles légers persistèrent jusqu'à l'été : ils m'épuisaient, je m'en agaçais et je finis par prendre peur. "Ça parle dans ma tête", dis-je à ma mère qui, par chance, ne s'en inquiéta pas. »<sup>4</sup>

L'intimité avec la mère n'était donc pas sans susciter quelques troubles. Il n'en

---

3. S. Ginestet-Delbreil, *Du désaveu à l'errance*, Diabase éd., 2003, p. 66.

4. J-P. Sartre, op. cit., p. 177

reste pas moins vrai que de cette relation fusionnelle, Sartre a fini par être expulsé : trauma salvateur sans doute effectué par le nouveau compagnon d'Anne-Marie à qui Jean-Paul ne reconnaît cependant aucune réalité. Ce qu'il faut bien appeler ici démenti va de pair avec l'existence des *deux voix*, avec la *décision d'être double*.

Pourtant, nous n'avons ici aucun doute : il ne s'agit pas de psychose. Car si l'autre réel de l'Autre maternel a pu ainsi être évité par Jean-Paul, dans le même mouvement, un autre Autre a néanmoins été reconnu par lui à savoir le père d'Anne-Marie, son grand-père maternel. Donc pas de forclusion du Nom-du-Père en ce cas, mais un évincement actif de l'homme de sa mère de la part du petit Jean-Paul pour maintenir ce lien privilégié avec elle, fût-il seulement imaginaire.

L'histoire de l'intervention du grand-père à propos des cheveux de Jean-Paul est éloquente à cet égard : « Mon grand-père s'agaçait de ma longue chevelure : "C'est un garçon, disait-il à ma mère, tu vas en faire une fille ; je ne veux pas que mon petit-fils devienne une poule mouillée !" Anne-Marie tenait bon ; elle eût aimé, je pense, que je fusse une fille pour de vrai ; avec quel bonheur elle eût comblé de bienfaits sa triste enfance ressuscitée (...) Un jour – j'avais sept ans – mon grand-père n'y tint plus : il me prit par la main, annonçant qu'il m'emmenait en promenade. Mais, à peine avions-nous tourné le coin de la rue, il me poussa chez le coiffeur en me disant : nous allons faire une surprise à ta mère. (...) je regardai avec bienveillance mes boucles rouler le long de la serviette blanche qui me serrait le cou et tomber sur le plancher, inexplicablement ternies ; je revins glorieux et tondu. Il y eut des cris mais pas d'embrassements et ma mère s'enferma dans sa chambre pour pleurer : on avait troqué sa fillette contre un garçonnet. Il y avait pis : tant qu'elles voltigeaient autour de mes oreilles, mes belles anglaises lui avaient permis de refuser l'évidence de ma laideur. Déjà, pourtant, mon oeil droit entraînait dans le crépuscule. »<sup>5</sup>

Le grand-père paternel a bien ainsi permis au petit Jean-Paul de ne pas rester soumis au vœu de sa mère. Mais de rappeler ici sa loucherie, Sartre laisse aussi entendre comment il n'est pas impossible qu'il maintenait simultanément les deux croyances, sa biglerie signifiant dans le corps sa double vie : l'une qui tenait compte de la séparation à laquelle il lui fallait consentir, via le soutien du grand-père maternel, l'autre qui refusait de quitter la mère. Comment le petit Jean-Paul devait-il se débrouiller avec le vœu maternel de le vouloir fille ? L'intervention du grand-père ne laisse pas de doute sur la contrainte qu'il a ainsi exercée pour obliger le petit Jean-Paul à renoncer de dénier la réalité, il s'agit donc d'y consentir, mais dans le même mouvement, il ne peut en être question puisque cela aurait

---

5. J-P. Sartre, *ibidem*, p. 87.

signifié l'abandon de l'intimité avec la mère.

Nous pouvons supposer que le petit Sartre a ainsi bien été protégé de la psychose par le grand-père ou plutôt par la place de ce dernier dans la tête de la mère. mais, dans le même mouvement, c'est ce grand-père et la place qu'il occupe dans la tête de sa fille Anne-Marie qui le protège d'avoir à prendre en compte qu'il y a eu un autre homme dans la vie de sa mère : son père. Nous retrouvons ainsi ici le cas de figure de ceux que nous avons appelé les sans Autrui<sup>6</sup> ou les sujets des limbes<sup>7</sup>. C'est paradoxalement l'Autre qui protège le sujet de rencontrer l'Autrui. Autrement dit, Sartre ne donne aucune place à une représentation de scène primitive où c'est l'homme de la mère qui est reconnu comme la cause sexuelle de la perte, pour lui, de sa mère. Il reste dans une position qui le maintient en deça de l'accomplissement métaphorique.

Cet inaccomplissement, que Jean-Paul Hiltenbrand interprète comme une défense contre le Nom-du-Père<sup>8</sup>, se trouve bien illustré par ce suspens où est laissé le mot dans son envol vers la chose. Dans *La nausée*, Antoine Roquentin, assis dans un tramway, évoque ce suspens : « J'appuie ma main sur la banquette mais je la retire précipitamment : ça existe. Cette chose sur quoi je suis assis, sur quoi j'appuyais ma main s'appelle une banquette. Ils l'ont faite tout exprès pour qu'on puisse s'asseoir (...). Je murmure : c'est une banquette, un peu comme un exorcisme. Mais le mot reste sur mes lèvres : il refuse d'aller se poser sur la chose. Elle reste ce qu'elle est, avec sa peluche rouge, milliers de petites pattes rouges, en l'air, toutes raides, de petites pattes mortes. Cet énorme ventre tourné en l'air, sanglant, ballonné, boursoufflé avec toutes ses pattes mortes, ventre qui flotte dans cette boîte, dans ce ciel gris, ce n'est pas une banquette. »

On ne peut qu'évoquer ici le démenti, le suspens métonymique, l'inaccomplissement de la métaphore, mais on ne retrouve pas chez Sartre pour autant les indices d'une structure perverse au sens habituel du terme<sup>9</sup>. On devrait plutôt avancer qu'il reste du côté de l'enfant pervers polymorphe. Il reste seulement dans *le même* et c'est par cette voie qu'il essaye d'atteindre *l'autre*. Ceci amène qu'il n'y a pas vraiment reconnaissance que l'autre est d'abord autrui et

---

6. Cf. notre intervention aux journées de Reims des 24-25 septembre 2005 consacrées à "Les dérives de la jouissance", à paraître dans les actes.

7. Cf. à ce propos J-P. Lebrun, « Eloge de la perversion ou éloge tempéré d'une perversion incertaine par météo de gros temps », *Le Coq héron*, n° 183, novembre 2005.

8. Cf. à ce sujet J-P. Hiltenbrand, *Insatisfaction dans le lien social*, Erès 2005.

9. Comme on peut la retrouver chez Gide par exemple, Cf. à ce propos J-M. Jadin, *André Gide et sa perversion*, Arcanes 1995. C'est à notre connaissance, le premier auteur à conceptualiser, la métonymie paternelle pour rendre compte de la perversion.

donc échappe à toute mainmise, est de l'ordre d'un réel. Claude Burgelin dans son commentaire des *Mots*, indique : « Il n'a échappé à personne que les biographies (que Sartre a écrites) étaient des projections autobiographiques d'une audace aux limites du désinvolte. Sartre parasite Baudelaire, accapare Flaubert, vampirise Genêt. Il les ensartrise plus qu'il ne les lit et infléchit leur histoire pour en faire le récit inexorable, tragique, d'un enfermement et d'un piège, dont il monte et démonte les ressorts dialectiques avec une âpre obstination. Mais il s'agit moins d'une capture narcissique ou d'une appropriation violente que d'une recherche nécessairement contradictoire du même (du double) qui soit en même temps un autre. »<sup>10</sup>

L'annexion que fait Sartre de ces écrivains – il faudrait dire de *ses* écrivains – est à entendre précisément comme volonté d'atteindre l'autre sans vraiment y parvenir mais sans non plus ne pas déplier, à cette occasion, toute une gamme d'attentions et de perceptions qui rendent sensible à l'altérité qu'il insuffle lui-même dans ces biographies, dans ce qu'il a appelé des *romans vrais*.

Le paradoxe mérite donc toute notre attention, car il permet de saisir ce qui fascine en même temps que ce qui insupporte Sartre dans la psychanalyse. Qu'il soit fasciné par elle ne fait aucun doute, il suffit d'en prendre pour preuve comment il s'est lancé dans l'écriture du scénario Freud. Mais Christian Demoulin, dans un article éclairant, fait remarquer à très juste titre que « Sartre n'établit pas de lien entre sa propre position subjective et la structure du discours familial dans lequel il est pris. C'est ce qui lui permet de penser la psychanalyse comme seulement existentielle, comme si les choix des sujets étaient indépendants de la chaîne des discours. »<sup>11</sup>

L'hostilité de Sartre à l'égard de la psychanalyse tient au reproche qu'il lui adressait d'être une forme d'assujettissement et d'aliénation. L'idée même d'inconscient ne lui était pas accessible puisqu'il s'était construit son propre mythe. En revanche, nous dit encore Claude Burgelin, « il fait sienne la leçon de Freud que Leiris a déjà accommodée à sa façon : la vérité d'un être se dit dans le lacs de ses fantasmes, fictions, rêves et autres scénarios ». Rien de plus éloigné de la psychanalyse puisqu'il dénie toute dépendance à l'égard du discours inconscient, rien de plus proche non plus puisqu'il tire de sa propre histoire l'ensemble des déterminants qui l'ont constitués et à partir desquels il se fait sujet.

Nous sommes là en face d'un propos éminemment paradoxal comme s'il avait été d'emblée du côté de la nouvelle économie psychique dont parle Charles Melman. Un sujet sans Autrui avant la lettre : « J'essayais d'arracher les images de

---

10. C. Burgelin, *Les Mots de Jean-Paul Sartre*, Foliothèque, n° 35, Gallimard 1994, p. 27.

11. Ch. Demoulin, *Les mots de Sartre et l'hontologie*, inédit.

ma tête et de les réaliser hors de moi, entre de vrais meubles et de vrais murs, éclatantes et visibles autant que celles qui ruisselaient sur les écrans. Vainement, je ne pouvais plus ignorer ma double imposture ; je feignais d'être un acteur feignant d'être un héros. A peine eus-je commencé d'écrire, je posai ma plume pour jubiler. L'imposture était la même mais j'ai dit que je tenais les mots pour la quintessence des choses. Rien ne me troublait plus que de voir mes pattes de mouche échanger peu à peu leur luisance de feux follets contre la terne consistance de la matière : c'était la réalisation de l'imaginaire. »<sup>12</sup>

Mais la volonté d'en sortir ne l'amène pas à l'altérité vraie. Bien sûr, c'est, ainsi que l'avance Suzanne Ginestet-Delbreil, c'est l'écriture qui sauve Jean-Paul Sartre de l'impasse et c'est d'ailleurs encore, comme il l'explicite dans son autobiographie, le grand-père maternel, Charles Schweitzer, petit fils d'Albert du même nom qui a été à cet endroit, déterminant : « J'écrivais surtout parce que j'étais le petit fils de Charles Schweitzer. »

Nous retrouvons ainsi chez Sartre *une perversion ordinaire*<sup>13</sup> – que nous appellerons aussi mèreversion – mais, ici, pour des raisons d'histoire singulière. Il y aurait de très nombreux autres éléments qui pourraient venir étayer cette thèse. Nous n'en citerons que quelques uns : le sentiment d'imposture qu'il a éprouvé toute son existence, les reniements incessants – « dans un instant, je me renierai, je le sais, et je me trahis déjà » –, la mauvaise fois comme équivalent du démenti, le rapport de Sartre aux femmes – « j'étais plutôt un masturbateur de femmes qu'un coïteur » –, la place de Simone de Beauvoir comme lectrice première de tous ses écrits – « pas une seule ligne de Sartre n'a été écrite sans son imprimatur ! »<sup>14</sup> –, l'insupportabilité de Sartre à la passivité, sa personnalité clivée – « ceux qui l'ont connu, et pratiqué, peuvent témoigner de son extraordinaire faculté à forclure une pensée précédente, contraire à la suivante »<sup>15</sup> –, l'inaccomplissement de la plupart de ses oeuvres, son fantasme d'auto-engendrement ...

L'intérêt de lire la structure de Sartre comme celle d'un sans Autrui avant la lettre, d'un non dupe dans le monde d'hier, c'est de nous demander si ce n'est pas aussi cela qui a justifié sa réserve à l'égard de la psychanalyse, comme s'il lui avait reproché de ne pas être à même de rendre compte de son fonctionnement psychique à lui. Comme s'il l'avait discréditée car trop empêtrée dans la référence paternelle et pas assez ouverte à la dimension perverse, non pas structure perver-

---

12. J-P. Sartre, op. cit, p. 94.

13. Cf. à ce sujet J-P. Lebrun, « Une perversion ordinaire », à paraître in *La Clinique lacanienne*.

14. B. Lallement, *Sartre, l'improbable salaud*, Le Cherche midi, 2005, p. 149.

15. Ibidem, p. 65.



se, mais fonctionnement psychique organisé autour du seul régime du rapport à la mère – d'où mon appellation de mèreversion.

Mathurin Maugarlonne – alias François George – fait une grande place, dans son approche de Sartre à sa problématique du rapport au père. Lors de leurs échanges oraux, l'auteur des *Mots* reprochera vivement à son critique d'accorder tant d'importance à une absence. Il refuse d'admettre que ce père absent ait pu exercer un effet. « J'ose lui demander s'il maintient sa théorie de l'inconscient ou plutôt de la conscience. "Oui", me répondit-il sur un ton de bravade, avant d'ajouter en mêlant l'humour à la mélancolie : "Parce que je n'ai plus le temps ni la force de construire une nouvelle théorie !" »<sup>16</sup>

Qu'y aurait-il à craindre à se soumettre à la loi paternelle ? Sartre répond : « Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé. Par chance, il est mort en bas âge. Ce n'est pas pour autant qu'il n'est pas sensible à ce qu'aurait pu lui apporter une paternité : un père m'eût lesté de quelques obstinations durables ; faisant de ses humeurs mes principes, de son ignorance mon savoir, de ses rancœurs mon orgueil, de ses manies ma loi, il m'eût habité ; ce respectable locataire m'eût donné du respect pour moi-même. Sur le respect, j'eusse fondé mon droit de vivre. Mon géniteur eût décidé de mon avenir : polytechnicien de naissance, j'eusse été rassuré pour toujours. »<sup>17</sup>

Nous soutenons donc la thèse que ce qui est ainsi craint par Jean-Paul, c'est de devenir un enfant du père, mais non pas tant parce que cela demanderait de quitter la mère que parce que cela contraint à devenir enfant des deux parents. Autrement dit, parce que cela l'aurait contraint à passer d'une économie organisée autour du régime du rapport à la mère à une économie qui conjoint les deux régimes pour appréhender le réel. Et que lorsque la mèreversion a eu – trop – le temps de s'installer, l'appel du père ne permet pas de quitter la mère sans la récuser, ce à quoi le sujet ne peut consentir "sans y perdre son âme" en quelque sorte. Car quitter la mère ne peut être que la métaphore de ce qu'il est nécessaire de la perdre pour pouvoir la retrouver comme autre. La sensation du corps ne doit pas se quitter pour les mots au sens d'un abandon sans retour ; au contraire même, puisque les mots du corps, en rejoignant le corps des mots, permettent que se fasse ce trajet au jour le jour, à chaque fois recommencé pour que se cumule l'expérience et que se fraye ainsi le trajet singulier du sujet.

Mais si la cohésion est restée prégnante au-delà du temps d'empreinte – comme la mutation du lien social nous en facilite régulièrement le tableau aujour-

---

16. M. Maugarlonne, *A la rencontre des disparus, Il piccione Jean-Paul Sartre*, Grasset, 2004, p. 176.

17. Ibidem, p. 18.

d'hui – l'intervention possible d'un autrui est remise en cause, et le sujet ne trouve dans les autres rencontrés que menace à sa singularité. Une riposte peut s'en suivre où il n'aura alors de cesse que de se soutenir tout-phallicement pour répondre à l'effondrement subjectif qui pourrait l'atteindre s'il lui fallait courir le risque de l'altérité.

Mais ce qu'il faut aussi entendre, c'est qu'une telle riposte sera déterminée par la façon dont ce cas de figure est accueilli. Dans une jolie formule, Suzanne Ginestet-Delbreil écrit : « L'Autre n'est pas vide, comme les élèves de Lacan ont tendance à le soutenir, mais il s'évide pour accueillir. D'où l'expression de Lacan, "les femmes sont jouies-absences". » L'Autre effectivement n'est pas vide, et surtout, ne peut l'être s'il veut se constituer comme lieu d'adresse possible pour les néo-sujets. Du vide de l'Autre, celui-ci ne peut que se défendre ; en revanche, de se reconnaître d'abord aussi comme un Autrui, ensuite comme ayant la charge de faire émerger les contraintes de la structure, indique la voie de comment soutenir l'adresse. Prendre ce fonctionnement en compte pourrait relever de ce que nous appellerons la nouvelle responsabilité du psychanalyste.